

Les Olympiades truquées



LES POCHEs DU DIABLE

Joëlle Wintrebert

Les Olympiades truquées



De la même autrice

LES MAÎTRES-FEU, roman, J'ai lu, 1983
CHROMOVILLE, roman, J'ai lu, 1984
BÉBÉ-MIROIR, roman, Fleuve Noir, 1988
LE CRÉATEUR CHIMÉRIQUE, roman, 1988, Folio SF, 2009
LES DIABLES BLANCS, roman, Gallimard, 1993
HURLEGRIFFE, nouvelles, Encrage, 1996
LE VIN DE LA COLÈRE, roman, Hachette, 1998
LA COLONIE PERDUE, roman, Seuil, 1998
LENTEMENT S'EMPOISONNENT, roman, Flammarion, 1999
POLLEN, roman, Au diable vauvert, 2002, 2021
LE CANARI FANTÔME, roman, Balzac, 2005
LES AMAZONES DE BOHÊME, roman, Robert Laffont, 2006
LA CHAMBRE DE SABLE, roman, Glyphe, 2008
LA CRÉODE ET AUTRES RÉCITS FUTURS, nouvelles, Le Béal, 2009
L'AMIE-NUIT, beau livre, Ours éditions, 2010, avec Henri Lehalle
LES ENFANTÔMES, nouvelles, ActusF, 2017
L'INQUISITRICE, nouvelle, Ours éditions, 2023
COUVÉES DE FILLES, nouvelles, Au diable vauvert, 2023

ISBN: 979-10-307-0691-8

Cette édition remaniée des *Olympiades Truquées* a été initialement publiée en 1998 dans la collection Bifrost/Étoiles Vives.

© Éditions Au diable vauvert, 2024, pour la présente édition.

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert
www.audiable.com
contact@audiable.com

I

NE RESTEZ PAS AU CHÔMAGE.
THANATOS INC. RECRUTE.
PERSONNEL SPÉCIALISÉ OU NON
EN SCIENCES MORTUAIRES.
CONSERVATION ET CHIRURGIE DE MORTS-VIVANTS.

*Debout. Debout dans l'océan qui gronde et flagelle
tes jambes. Bien campée sur tes pieds enfoncés dans
le sable. Avec ta vie rouge dans tes veines. Le flux et
le reflux tout en bas de ton ventre. Et dans ta gorge,
douloureuse, cette boule qui s'obstine.*

*Tes bras s'écartent, ton visage se tord et le cri fuse
enfin, et ne finit qu'avec ton souffle.*

*Ce hurlement tenait ton être aussi tendu qu'un arc.
Maintenant qu'il a décoché sa flèche, ton corps s'affa-
isse, recroquevillé sur un vide nouveau. Le goût salé*

de tes larmes se mêle sur tes lèvres à celui des embruns. Ta tête a rejoint tes genoux et pour la première fois tu cèdes. L'étreinte de la mer se referme sur toi. L'eau est douce, âcre, tu sanglotes sans retenue.

Une aiguille s'enfonce au creux de ton bras. Le rythme sourd des percussions t'apaise. C'est bon de ne plus résister.

C'est bon de s'abandonner, de s'endormir, délivré de soi-même. Tu es syntone, syntone, syntone.

— Ça va, Gavros. Syntonisation réussie. Elle est accordée. Ramenez-la dans sa chambre. Il faut qu'elle dorme dix heures, maintenant. Si elle se réveille...

— Trois gélules de B50.

— Excusez-moi, mon vieux. J'oublie souvent que vous en savez plus que moi.

Tandis que le colosse s'éloignait, transportant tel un nourrisson la jeune fille au front ceint d'électrodes, le psy se retourna vers l'homme qui lui avait silencieusement tenu compagnie devant les écrans de contrôle.

— Eh bien, Malard, nous avons réussi.

L'individu lui adressa le regard vide de celui qui a entendu sans comprendre. Le psy le jaugea un instant, sourcils froncés, et décida de répéter :

— Nous avons réussi, Bior. La syntonisation est opérationnelle.

— Pour combien de temps ? murmura l'autre d'une voix lasse.

— Là, tu m'en demandes trop. Si tu ne t'étais pas opposé au traitement électrochimique, je pourrais être beaucoup plus précis.

— C'est ma fille, tu comprends.

— Ce que je comprends, c'est que ce serait plus simple si elle était vraiment ta fille. On a toujours des problèmes avec les clones. Et la majeure partie de ces problèmes vient des motivations de leurs « parents ». De toute façon, cette gamine – mais oui, c'est encore une gamine. Et toi, tu voudrais la traiter en femme, quelle folie! –, où en étais-je?... Oui, de toute façon, Maël est fichée, pour sa conduite à l'école et dans un certain nombre de lieux publics. Tu as bien fait de l'amener ici.

— Maël, fichée?

— Où te crois-tu? Aurais-tu la chance de vivre sur une autre planète? Nous sommes tous fichés. A fortiori les clones.

— Il y a plus d'un fichier...

— Tout juste. Je vais pouvoir arranger ça. Il suffira de dire qu'elle a subi une psychothérapie corrective.

— Tu peux faire ça?

— Évidemment, je peux. L'intéressant, avec les systèmes informatiques centralisés, c'est qu'en s'y prenant bien on leur fait avaler n'importe quoi.

— Incroyable.

— La naïveté des savants de génie me surprendra toujours.

— Il y a loin du mythe à la réalité. Bon, il faut que je file, je vais rater mon terraplane. Prends soin de Maël.

Et Bior Malard quitta la salle dans une envolée de jupes, poursuivi par le regard moqueur du psy. Cette volonté du quadragénaire de s'affubler à la dernière mode lui arrachait chaque fois qu'il le voyait des gloussements ravis. Karlo ne manquait d'ailleurs pas une occasion de railler son confrère, non sans s'avouer sa propre jalousie devant la réussite du généticien, mondialement connu pour son travail sur les clones.

Lorsque la nuit du Nouvel An, seize ans plus tôt, deux blessés de la route lui avaient été amenés, Karlo avait été stupéfait de reconnaître Malard et sa femme. Il n'avait jamais rencontré la célèbre musicienne, cependant on la voyait assez à la télévision pour n'avoir aucun doute, malgré l'hématome qui déformait son front.

Les enregistreurs confirmèrent le diagnostic : coma dépassé. Malard n'avait rien. Trois côtes enfoncées et une fracture simple du cubitus. Il avait perdu le contrôle de sa voiture dans un virage. Sa responsabilité était totale.

En installant la belle musicienne en animation suspendue, Karlo ne pouvait s'empêcher de philosopher sur le sort qui frappe ceux qui sont comblés.

Jusque-là, tout avait souri au jeune Bior Malard. La nature ne l'avait pas désavantagé. Stature

élancée de sportif, visage carré au profil aigu, yeux d'un brun chaleureux, front droit couronné d'une crinière noire et brillante aux boucles serrées concouraient à le rendre très agréable à regarder. Il n'était pas étonnant que Maël Flaihutel eût succombé à ce charme, étayé de surcroît par une solide fortune personnelle. Si l'on ajoutait qu'à vingt-neuf ans, Bior Malard s'était fait un nom en génie génétique, on pouvait conclure en affirmant qu'il jouissait de tout ce qu'il est raisonnablement permis d'espérer à cet âge.

Karlo était jaloux. Il se trouvait lui aussi beau et intelligent, et acceptait mal, à l'âge de Bior, de végéter au fond d'un infect hôpital de banlieue, à la merci d'une garde pour le Nouvel An.

Cela faisait cinq ans déjà que l'on avait offert à Malard un poste de chercheur. Et pas dans le secteur public ! Fondation Ricard, labo du professeur Darly. Noblesse oblige. Avec des relations et du pognon, les portes s'ouvrent sans même que l'on soit demandeur. Bior imputait son succès à la chance. L'indécrottable naïf était sûrement de bonne foi. Des passe-droits ? Pensez donc !

Karlo piaffait, toujours interne quand le généticien avançait à pas de géant. Depuis quatre ans, il abdiquait quotidiennement son orgueil. Un faux pas, il serait au chômage. Tellement de médecins trépignaient en coulisse, prêts à tout pour sortir des listes d'attente...

Lorsque Bior eut surmonté le choc et décidé de refuser la mort de cette femme qu'il avait aimée avec passion, Karlo prit le parti de l'aider. Par curiosité et par intérêt. Curiosité parce que le clonage humain n'avait que six ans d'âge, et parce que son pourcentage de réussite n'avoisinait encore que 30 %. Intérêt pour les nombreuses relations de Bior. L'interne avait tout à espérer de la générosité du chercheur.

Il devait en premier lieu obtenir le permis de clonage. L'État contrôlait ce mode de reproduction et s'en était attribué le monopole « afin de protéger l'humanité de la dégénérescence qu'entraînerait un renouvellement insuffisant du patrimoine génétique ».

Karlo disposait de trois atouts majeurs. D'abord, le sujet à reproduire était un grand compositeur – la France n'en avait pas tant qu'elle pût ainsi gâcher ses chances. Ensuite, c'était une femme : on devait encourager la production de clones féminins puisque la natalité était tombée à 35 % pour 65 % de garçons. Enfin, son « client » acceptait de couvrir tous les frais et de réaliser le clone dans son propre laboratoire – c'était un généticien célèbre et fortuné, fallait-il le rappeler ?

Lequel de ces trois points fit favorablement pencher la balance, Karlo n'aurait su le dire, mais cela fut facile. Presque frustrant.

Depuis, le psy avait compris que le gouvernement n'avait rien à refuser au poulain de Darly. La plus

grande partie du contingent de clones que fournissait l'illustre laboratoire de Vincennes consistait en reproductions de sportifs. Footballeurs massifs et basketteurs à la carte, deux mètres vingt garantis. Ces pupilles de l'État placés dans des instituts appropriés seraient élevés dans la sainte religion du sport. Un jour, leur gloire rembourserait leur dette. L'État avait payé très cher ses futurs dieux du stade.

Karlo soupira. Si l'accident avait eu lieu aujourd'hui, Malard n'aurait eu que l'ombre d'une chance. Les clones étaient désormais strictement contingentés et l'*International Genetic Control* avait la réputation d'être difficile à fléchir. Restait le marché noir... Il était florissant. L'Igeco n'avait pas encore réussi à disséminer partout ses antennes et ses yeux. Ou bien, et c'était plus probable, des intérêts supérieurs étaient en jeu. La Commission internationale préférerait baisser des paupières pudiques plutôt que de faire exploser des scandales qui s'accompagneraient d'éclaboussures particulièrement répugnantes. Karlo en savait long à ce sujet.

Mais qu'importe ! Malard avait eu une fille parfaite, moyennant la destruction de dix-huit fœtus imparfaits, et sa joie avait rejailli sur l'interne, brusquement promu chef de clinique au Centre Thalassa de Quiberon, un établissement de soins destiné aux grands nerveux, dépressifs, névrosés, inadaptés légers de toutes sortes. Au moment de sa transformation en Centre de réinsertion sociale, Karlo en

fut nommé directeur. Depuis, le Ceres – que les jeunes et moins jeunes délinquants qu’il accueillait préféraient appeler C.R.S. – n’avait cessé de s’étendre, déployant ses pseudopodes sur la presque île entière. Les habitants de Quiberon avaient été expropriés.

Tous les matins, l’extraordinaire vision panoramique sur son domaine et sur la mer dont il jouissait de son bureau assurait Karlo de sa suprématie.

Tous les matins, négligeant le climatiseur, il sacrifiait à ce rituel : ouvrir les baies et se gorger d’air marin. Les tempêtes redoublaient son ivresse. Il se laissait gifler par les embruns, fouetter par les rafales, prenant un plaisir malin à regarder tourbillonner les quelques feuilles qu’il gardait sur son bureau pour griffonner quand il était embarrassé.

Au bout de cinq minutes, jamais plus, jamais moins, il commandait la fermeture des immenses vitres et appelait sa secrétaire. Il aimait la voir à quatre pattes, à la recherche de ses papiers. Elle avait de fort belles fesses, galbées haut et toujours moulées dans d’extraordinaires tissus imprimés. Marina Bosseli, la blonde vénitienne qui officiait ainsi, était royalement payée pour ne pas se formaliser des privautés du patron, que son contrat d’embauche mentionnait en toutes lettres. D’ailleurs, elle y prenait plaisir, trouvant Karlo bel homme. C’est cette jouissance qui l’avait maintenue à son poste depuis deux ans. Un record ! Elle aimait se flatter d’être la première vraie maîtresse de son chef.

Cela faisait rire Karlo qui reconnaissait volontiers éprouver quelque attachement à son égard. L'attachement que l'on réserve à un charmant objet, superbement poli et polisson, doux et tiède au toucher, ravissant et reposant pour les yeux, infatigable dispensateur de délices... mais Marina devait prendre garde à ne pas oublier que nul être au monde n'est irremplaçable.

Une fois de plus, Karlo se demanda s'il devait tout cela à Malard, et une fois de plus, il laissa la question en suspens. Il préférait ne pas savoir si, seul, il aurait réussi. Cela faisait partie de son masochisme, d'en éprouver le doute. Cependant, son masochisme avait des limites.

Moins par honnêteté vis-à-vis de Malard que parce qu'il aimait bien Maël, Karlo décida de passer la voir. Il sortit de la salle de contrôle et gagna la cabine de Tho voisine. En dix ans, le Transport horizontal s'était approché de la perfection. Il arrivait de temps en temps à Karlo de se demander si la machine n'était pas en panne. On ne sentait plus du tout le déplacement et il était ultrarapide.

Le voyant s'alluma. Karlo avait atteint sa destination, le bloc privé. Un ascenseur le déposa au troisième étage et il gagna la chambre 13, dont la porte s'effaça devant lui.

Maël dormait. Elle semblait pâle au milieu du camaïeu de verts et de bleus dont les entrelacs

complexes se mouvaient sur les murs. Karlo la contempla un moment. C'était une réplique très pure de la femme à demi morte entrée seize ans plus tôt dans son service. Maël 2... Ses paupières transparentes aux cils blonds cachaient un regard émeraude clouté d'or et d'angoisse. L'orge mûre de ses cheveux collait au front bombé presque trop grand. Un liséré de sueur ourlait la lèvre supérieure. Très rouge. Très pulpeuse. Karlo eut envie d'y mordre, mais se contenta d'effleurer l'ossature veloutée de la joue. Les mâchoires étaient volontaires. Il s'étonna de les trouver contractées. Les narines, très mobiles, élargissaient le nez fin, imperceptiblement courbe, à chaque inspiration.

Elle est ravissante, pensa-t-il, attribuant à l'adjectif son sens le plus fort. Je ne dois pas me laisser prendre à ce charme, elle est encore au berceau. Pourtant, quelle puissance sous cette apparente fragilité! Je vais m'employer à épaissir sa haine contre son père. Qui n'est pas son père, d'ailleurs. Qui ne rêve que d'une chose, même s'il ne se l'avoue pas tout à fait: devenir son amant. Ah! Maël, petite Maël, je sens que je vais me servir de toi.

II

MONSIEUR, VOS PULSIONS VOUS MENACENT ?

VOUS CRAIGNEZ UNE CASTRATION LÉGALE ?

OPTEZ POUR L'ASEXUALITÉ TRANSITOIRE.

DÉVIR™ VIENT À VOTRE SECOURS.

Elle avait nagé longtemps avant de se hisser sur la margelle du bassin. Maintenant, bras et jambes écartés, elle s'abandonnait à l'étreinte solaire, laissant les doigts avides de l'astre fragmenter sa peau en mille et une parcelles cuisantes où les cristaux de sel des gouttelettes évaporées dessinaient des méandres. La respiration haletante du vent soufflait sur elle son haleine chaude et s'accrochait aux duvets de son corps.

Elle se leva pour mieux embrasser la brise et, prise de vertige, se mit à tituber telle une bacchante.

D'étranges figures traversèrent ses yeux, fermés sur un tourbillon d'étoiles.

Habitée à ces éblouissements, elle attendit sans impatience que s'en dissipent les derniers symptômes et se glissa dans l'eau. Il lui fallait prendre garde à ne pas se couper sur les coquillages qui tapissaient le ciment des parois. Le bassin n'était pas assez profond pour permettre à quiconque de plonger, mais il était large et long, et la mer ici canalisée était maintenue à la température très douce de vingt-cinq degrés. Elle paraissait pourtant froide au sortir de la fournaise et la jeune fille crawla au maximum de ses possibilités quatre longueurs de suite, quatre cent quarante mètres d'eau fendue par le fuseau d'un poisson vert et bronze, lequel se retourna enfin au milieu d'une gerbe d'écume et se laissa dériver, comme mort, inerte, le ventre en l'air.

Intense satisfaction de l'instant où l'effort s'arrête, désaffectant les muscles, où le projecteur surpuissant glisse en veilleuse... Intense satisfaction d'être ici son propre chef, d'échapper aux cris rauques de l'entraîneur, de ne plus être esclave du *forcing* implacable...

Les yeux clos, le sourire aux lèvres, elle flottait. De jeunes daurades l'approchèrent, qui s'écartaient tout à l'heure. Maître de cet environnement, elle se sentait en même temps possédée, investie. La caresse de l'eau érotisait les moindres fibres de son corps.

Trop rarement, hélas – qu'est devenu le temps insouciant de nos enfances, où notre nudité ne

prêtait pas à conséquence –, elle donnait libre cours à sa sensualité en nageant nue. Alors, elle enlaçait la mer et la mer l'enlaçait, elles feintaient, se frôlaient, s'effleuraient, se prenaient enfin, et les flots impudiques fouettaient ses reins, forçaient sa vulve, giflaient ses mamelons durcis dans un accouplement infiniment renouvelé.

La jeune fille soupira, essayant de chasser la pensée qu'il lui faudrait le lendemain regagner Paris et l'eau morte de la piscine. Certes, c'était toujours de l'eau et c'était mieux que rien, mais elle ne pouvait s'empêcher de haïr la mégalopole et ses brumes. Là-bas, elle se languissait souvent de son Languedoc natal, grillé par le soleil, hanté par les voix de la mer et du vent.

Elle attaquait une brasse vigoureuse quand elle aperçut son frère. Il l'observait, les yeux plissés, accroupi au bord de la margelle.

— Une deux, une deux, une deux ! proféra-t-il avec sa méchanceté coutumière. Baisse la tête, t'auras l'air d'une anguille !

Elle s'abstint de répondre, soucieuse de ne pas envenimer la situation. Elle sentait, comme si elle avait pu la toucher, l'excitation de Rémora. Tant pis pour l'entraînement. Elle n'avait pas l'intention de provoquer plus longtemps l'acidité du garçon.

Elle sortit de l'eau posément, les lèvres serrées. Il s'approcha d'elle en lui tendant son peignoir, puis écarta le vêtement d'un geste vif au moment

où elle allait s'en saisir et s'exclama d'une voix ironique :

— Mais c'est qu'elle s'arrondit, notre petite championne ! Allez, montre-moi tes flotteurs...

Frissonnant de dégoût, elle fit un pas en arrière et s'immobilisa aussitôt, consciente qu'elle n'aurait pas dû reculer. Avec un rictus de triomphe, Rémora bondit sur elle, arrachant les fines bretelles de son maillot de bain vert. Puis il bloqua le corps de sa sœur dans l'étau de son bras gauche et entreprit de faire glisser le reste du maillot. Ce n'était pas facile. La jeune fille se tordait comme une anguille et elle était musclée.

— Du calme, frangine ! gronda-t-il. Tu sais que t'auras pas le dernier mot.

Elle sentait contre ses reins l'érection du garçon. Dans un sursaut de rage, elle s'arracha à son étreinte et fit front.

— Dis-moi, Rem, tu n'as pas oublié ce qui arrive aux hommes qui violent les femmes ?

Ramassé sur lui-même, Rémora ne détachait pas ses yeux des seins dénudés et griffés de sa sœur. Entre les striures rouges, les mamelons très bruns se dressaient, conquérants.

La question finit par l'atteindre. De la surprise filtra dans son regard, puis une lueur d'inquiétude.

— Pourquoi tu dis ça ?

— Tu l'ignores ?

Ses joues blêmirent.

— Me dénoncer ? s'insurgea-t-il. Allons, t'es ma frangine, non ?

— Et alors ? Ça change quelque chose ?

Bouche bée, Rémora dévisageait sa sœur comme s'il la voyait pour la première fois. Satisfaite, la jeune fille lut de l'angoisse dans les yeux élargis. Les rôles s'étaient inversés. Le chasseur devenait gibier.

— Je suis bien tranquille, dit le garçon d'une voix mal assurée. Pourquoi tu me balancerais aux psycors ? T'as même jamais rien dit au père !

— Je n'ai rien dit parce qu'il t'aurait tué. Je ne te laisserai pas recommencer, crois-moi !

Il retrouva un peu d'aplomb et eut un mouvement de tête en arrière de petit mâle qui se rengorge :

— On n'a qu'à se fourrer gentiment. T'as pas détesté ça, la dernière fois.

— Pauvre irradié ! Qu'est-ce que tu te figures ? Que tu m'as fait jouir ? En lâchant ta purée dans les trois secondes ? Mais regarde-toi, amant de pacotille ! T'as des progrès à faire !

Et négligeant de rajuster son maillot, elle s'éloigna d'un pas raide, abandonnant un Rémora changé en pierre par la magie du verbe. Elle se sentait vengée.

Lorsqu'elle eut décidé qu'une distance assez grande la séparait de son frère, elle ralentit, s'arrêtant sur certaines passerelles pour contempler les occupants des bassins. Dans certains d'entre eux, comme celui des sérioles, la concentration était incroyable. De

voir les innombrables petits thons sillonner l'eau lui fit venir un sourire de triomphe. Sans elle, jamais son père n'aurait informatisé l'exploitation dont la productivité stagnait à un niveau critique. Il avait régulièrement investi les fortunes qu'elle avait gagnées depuis trois ans, lui donnant une part importante des actions de la ferme. Une façon comme une autre de devenir encore plus riche, mais elle ne s'en souciait guère. À dix-sept ans, l'avenir vous appartient. Elle voulait simplement aider son père, car elle se doutait que s'il se cramponnait à son image de marque écologique – laquelle lui permettait à peine de survivre –, c'était parce qu'il n'avait pas les moyens d'en changer.

Elle avait toujours su, sans orgueil superflu, qu'elle était la seule des trois enfants qui pourrait s'en sortir.

Silure était intelligent, l'informatique le passionnait et il jouait en artiste de la plupart de ses dimensions, hélas il était dépourvu de la moindre ambition.

Quant à Rémora, marqué par son prénom, il était perpétuellement en retard, comme il l'avait été pour naître, et se collait telle une sangsue à ce qui pouvait lui permettre d'obtenir le plus en en faisant le moins.

Tout de même, quelle drôle d'idée de leur avoir donné des noms de poissons ! Quand ils avaient osé en parler à leur père, celui-ci s'était exclamé en riant : « Dans un filet, il fallait bien que je fasse

entrer des poissons. Dans mon trémail, j'ai moissonné un poisson-chat, un poisson-retard et un poisson-sirène ! »

Igor Tremail avait une véritable fascination pour les chats. D'innombrables représentants de la race féline avaient toujours hanté les maisons où il avait vécu, enfant, adolescent et adulte. Le prénom de son premier fils était donc tout trouvé. Hélas, en fait de belles moustaches, Silure était aussi imberbe à vingt-six ans qu'au jour de sa naissance. C'était un sujet de railleries et le pauvre Sil, qui n'avait de longs poils que ses immenses cils abritant un regard hésitant, haïssait l'animal fétiche.

Lorsque sa femme mit au monde un second garçon, après plus de huit ans, Igor trouva spirituel de l'appeler Rémora, d'autant que celui-ci ne s'était résolu à sortir du ventre de sa mère qu'au bout de neuf mois et demi.

La fille était née, un an plus tard, telle une concession à la dénatalité féminine. Une sorte de contrepartie pour se faire pardonner les deux mâles. Mais Igor avait trouvé le bébé si joli qu'il avait décidé de le doter d'un prénom de légende. Ainsi la petite dernière fut-elle appelée Sphyrène.

Dès l'enfance, Sphyrène avait nagé avec Rozenn. Sa mère lui avait dévoilé les innombrables visages de l'eau et lui en avait enseigné le culte. C'était elle aussi qui lui avait donné son totem, la truite, à cause de la couleur brun-vert et terre de Sienne de

ses cheveux, coulée de bronze qui se redoublait en écho à peine atténué dans ses iris.

De la truite, outre la voracité, la petite fille avait cette stature en fuseau qui lui permettait de sillonner les bassins bien plus vite que ne le pouvait le corps alourdi de sa mère. Enfin, lorsqu'elle était enfant, Sphyrène préférait l'eau douce des aleviniers ou des anguillères à l'âcreté saline qui lui brûlait les yeux.

Rozenn avait sauté sur une grenade au cours d'une émeute, tuée en Languedoc comme le grand-père paternel l'avait été en Bretagne. La chair déchiquetée de sa mère avait moins affecté Sphyrène que les hurlements de douleur et de rage de son père et l'effroyable abattement qui leur avait succédé.

Les années suivantes furent très difficiles. Aussi, lorsque Sphyrène se fit remarquer à l'occasion de jeux nautiques amateurs et fut sollicitée par Tristan Dolphin, elle accepta sur-le-champ, sans s'interroger une minute. Le manager de l'équipe olympique prospectait pour les Jeux. En moins d'un an, à force d'entraînement, l'adolescente participait à la plupart des finales et s'affirmait comme l'un des meilleurs espoirs de la France pour les JO.

Sphyrène détestait les contraintes qu'il lui fallait subir. Elle envisageait déjà d'abandonner la compétition à la première occasion intéressante. Cependant, elle appréciait les très bons côtés de son nouveau statut. Grâce à elle, son père avait acheté les terres voisines et informatisé le domaine.

Les études et le talent de Silure servaient enfin à quelque chose.

Outre cette réussite économique, il y avait l'ivresse de la victoire. Lorsqu'elle gagnait une épreuve, Sphyrène se sentait vengée de tout ce qui l'avait bafouée au cours de son enfance. C'était agréable de se dire : je suis la meilleure et personne ne peut soutenir le contraire.

Un petit rire mi-moqueur, mi-complaisant, lui échappa. Elle aimait bien sa silhouette, finalement. Elle avait toujours dépassé ses amies d'une bonne tête et enrageait de se faire traiter de girafe. Ses membres immenses et grêles la contrariaient et, enfant, elle avait nagé sans relâche afin de transformer son corps.

Elle n'y avait qu'en partie réussi. Ses muscles fuselés s'harmonisaient avec son squelette longiligne, mais ses hanches ne s'étaient pas arrondies et ses seins lui semblaient très menus malgré la convoitise de son frère.

Elle les tapotait rêveusement lorsqu'elle avisa un groupe qui approchait. Elle reconnut son père qu'accompagnaient Aradoc, un grossiste de Narbonne, et deux ouvriers munis de rets et de filets.

Elle n'avait envie de parler à personne, surtout accoutrée d'un maillot. Sa célébrité récente avait provoqué un afflux de nouveaux acheteurs qui venaient à la ferme dans l'espoir de la voir. Ce vedettariat la comblait tant qu'elle n'avait pas à en subir les conséquences.

Elle se réfugia dans une des tours de contrôle, escada les marches et sortit sur la terrasse, clignant des yeux, aveuglée par la lumière que réverbérait l'immense étang cloisonné. Lorsque ses pupilles eurent accommodé, elle put admirer à loisir le domaine de Pissevache que bordaient la Méditerranée au sud et le massif de la Clape, au nord, nord-ouest. Au pied de l'imposante barrière rocheuse se tapissait la ferme, tel un gros animal à l'affût.

Sphyrène eut un frisson. Des milliers de ridules striaient l'eau des bassins. Le vent rabattait sur ses yeux des mèches emmêlées. Les paupières closes, elle offrit son visage à la brûlure solaire. Décidément, elle ne voulait pas penser à demain.